



A Valence, des artistes figurent le monde sans l'humanité

Le musée d'art et d'archéologie de la ville drômoise présente une centaine d'œuvres de 1755 à nos jours, où les découvertes sont nombreuses

ARTS

VALENCE - *envoyé spécial*

L'Univers sans l'homme»: au temps des catastrophes climatiques et écologiques annoncées, la formule se comprend comme une prédiction ou une espérance. Prédiction parce que l'espèce humaine ne survivra pas aux désastres qu'elle a elle-même commis; ou espérance parce qu'après sa disparition les espèces qui auront été capables d'adaptation pourront prospérer sur une planète enfin débarrassée de son prédateur le plus nocif. C'est en ce sens qu'il fallait entendre ces mots, en 2016, titre du livre (Hazan) de l'historien de l'art Thomas Schlessler devenu aujourd'hui le thème d'une exposition au Musée de Valence.

A l'origine, «*l'Univers sans l'homme*» était l'expression par laquelle Charles Baudelaire condamnait en 1859 les peintres qui, à ses yeux, sacrifiaient toute imagination à la seule représentation de la nature. Elle est ici détournée dans un sens mieux accordé à l'état actuel du monde.

Les expositions sur l'état actuel du monde ne sont plus rares depuis qu'en 2016 le Centre Pompidou-Metz présentait «*Sublime: les tremblements du monde*». Mais, les moyens n'étant pas les mêmes d'une institution à l'autre, comparer ces deux expositions n'aurait pas de sens. A Valence, le

but ne pouvant être l'exhaustivité, c'est l'art de la suggestion qui est employé, en multipliant allusions et rapprochements au fil d'une centaine d'œuvres de 1755 à nos jours, de la gravure à la peinture, la vidéo et l'assemblage. Les découvertes sont nombreuses, grâce à la présence d'artistes et de travaux peu connus, à commencer par le remarquable paysage d'icebergs du savant et peintre Alexandre Borisoff, toile de 1906 sortie pour la première fois des réserves du Musée d'Orsay.

Un dispositif inquiétant

Il y a d'autres surprises: une version presque néo-impressionniste de *La Vague*, de Courbet,

Ombres grises, grande toile spectrale de Joseph Sima de 1960, et, de la même décennie, un ensemble d'abstractions cosmiques de Hans Hartung. Mais, si remarquables soient-elles, ces peintures et d'autres (de Constant Troyon, de Charles-François Daubigny ou d'Eugène Boudin), qui montrent la nature vierge de la présence humaine – la neige propre, l'espace vide et l'océan sans navire –, n'ont pas pour sujet la fin de l'homme, sujet devenu obsessionnel depuis deux décennies.

Il y a donc à Valence deux thèmes accolés mais distincts, celui du monde avant la souillure humaine et celui de cette souillure et de ses conséquences. Cette dernière préoccupation est propre à

Trois machines, avec chacune un œil électronique, un bras articulé, une intelligence numérique, dessinent une nature morte

notre époque, et ce sont donc les artistes actuels qui l'ont annoncée et continuent à l'affirmer le plus intensément.

Quelques motifs s'imposent ainsi. Il y a celui de l'inhumanité des métropoles trop vastes et géométriques, pressenti par De Chirico dès le début du XX^e siècle et mis en images par la photographie panoramique des architectures absurdes d'Astana (capitale ultramoderne du Kazakhstan), prise par Louis Le Kim en 2015, et par la vidéo d'un Paris vidé de ses habitants et aux immeubles murés de béton réalisée par Nicolas Moulin en 1999-2001, bien avant les confinements récents. On y voit aussi l'homme détruisant féroce son habitat par la guerre et ses moyens en constant progrès vers l'anéantissement: à la vidéo *Crossroads* que Bruce Conner monte en 1976 à partir des films de l'expérience nucléaire de Bikini en 1946, ralentis à

l'extrême, répondent les photographies presque abstraites du champ de bataille au Koweït saisies dans le désert par Sophie Ristelhueber en 1992.

On y découvre enfin l'empire des machines. En 1971, le cinéaste Michael Snow place une caméra dans une zone inhabitée du Québec, dans un paysage de rochers et de prairies, qui enregistre, en pivotant ou en basculant sur son pied, des séquences qui paraissent relever de l'imaginaire contemporain du désastre, bien que ce ne soit pas alors le dessein de Snow. Mais c'est bien l'objectif de Gloria Friedmann, quand, en 2007, elle construit deux pseudo-robots de plus de 2 mètres de haut en n'employant que des câbles et autres matériels informatiques.

Et c'est aussi l'intention de Patrick Tresset, qui déploie un dispositif inquiétant: trois machines, chacune pourvue d'un œil électronique, d'un bras articulé et d'une intelligence numérique, dessinent une nature morte. Un corbeau et un renard empaillés, un crâne humain et un coquillage, tout cela posé sur une veste abandonnée sur une console. Le seul bruit est celui des trois pointes qui tracent leurs écheveaux de lignes sur le papier et dessinent tel ou tel élément selon les mouvements de la caméra. Le résultat, du point de vue stylistique, est assez proche des croquis au stylo bille de Giacometti. Sans doute faut-il y voir une bonne nouvelle. Quand l'espèce humaine aura disparu, il restera des machines, alimentées sans doute par des panneaux solaires, qui continueront à dessiner. Mais il n'y aura plus personne pour regarder. ■

..... PHILIPPE DAGEN

«*L'Univers sans l'homme*», Musée de Valence, art et archéologie, 4, place des Ormeaux, à Valence. Du mercredi au dimanche de 10 heures à 18 heures en août, de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures ensuite. Entrée de 7 à 9 €. Jusqu'au 17 septembre.